

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre XLIV. Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome,
à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9392

L E T T R E XLIV.

*Suite des grandes époques de l'Europe,
& de la Cour de Rome, à Pékin.*

De Paris.

LA maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voie de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle. Au-lieu que, si elle eut combattu, le sort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelques grands Papes guerriers; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmentèrent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'ascendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fisc; c'est-à-dire, un nouveau genre d'usurpation, pour engloutir les états. Elle prétendit, après cet établissement, d'impêtrer des roïaumes.

Comme son ambition embrassoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas son pouvoir à Rome, elle envoïa souvent des
com-

commiffaires au-loin pour juger les différens qui s'élevoient entre les fouverains ; & fous le prétexte de régler les affaires de la chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique fon fiftême semblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas fi inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonftances. Si la guerre lui étoit avantageufe, & qu'il n'y eût que ce moïen pour distraire les Princes, alors elle laiffoit agir les caufes fécondes. Souvent elle femoit la zizanie entre les têtes couronnées : car comme elle rappartoit tout à fes vuës d'intérêt, & qu'elle facrifioit tout à fa grandeur, elle s'embaraffoit fort peu de la deftruction du genre humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La chrétienté lui vit faire une defcente dans une ifle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendart de cette révolte : l'image du Christ qui, félon le dogme de cette feûte, étoit venu au monde pour épargner le fang humain, fut employé par les Papes à en faire couler.

Sans avoir prefque de numéraire, elle eut prefque dans tous les tems une grande finance.

On compte cinq-moïens par lesquels Rome attira plusieurs fois à elle toutes les richesses du monde chrétien. 1. Les aumônes des fideles. 2. Les tributs que lui païerent les nations. 3. La dévotion des peuples. 4. La vente des indulgences & des reliques. 5. Le rachat des péchés & la vente des dispenses.

A la mort d'un de ses Mandarins, on trouva un trésor si immense, que les richesses de plusieurs puissances temporelles unies ensemble, ne pouroient point en former un si considérable.

De tout tems les sectateurs du Christ enrichirent Rome. Non seulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune; mais même un grand nombre de souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva sur les peuples Chrétiens, sous le nom du dénier de St. Pierre, furent sans nombre. Elle mit tour-à-tour à contribution toutes les têtes couronnées.

Presque de tous les tems il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans la ville où le Pape fait sa résidence, comme si la divinité devoit être plus présente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit

venoit.

venoit quelquefois de trois ou quatre-cens-lieuës, & on pensoit acheter le paradis par une longue promenade. Les jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta souvent jusques à trois-cens-mille-pélerins. On peut juger de-là du concours des autres fideles; car ces gagners d'indulgences de profession n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Christ.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tout tems pour elle une mine abondante d'or. On surprit souvent ses agents, légats dans les différentes Cours de la chrétienté qui, après avoir vendu leurs marchandises, se retiroient à Rome avec des sommes immenses.

Ce revenu étoit d'autant plus grand que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immense, parceque la premiere matiere sur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fond. Les Chrétiens achetoient des riens, & païoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilège de satisfaire leurs désirs. Pour de l'argent on pouvoit jouir de sa mere, ou violer sa

H. 5

sœur;

ſœur: il y avoit des taxes pour tous les péchés. On païoit d'avantage, à meſure qu'ils étoient plus grands. La rémiſſion d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes ſe multipliaſſent chez les Chrétiens; car elle étoit plus riche à meſure que l'athéiſme, la beſtialité, la ſodomie & toutes les autres ſortes de débauches augmentoient. La béatitude avoit un prix fait: il étoit permis d'arriver au ciel par le chemin du crime.

Non ſeulement on pouvoit ſe racheter des péchés paſſés & préſens; mais même des péchés à venir: un Chrétien achetoit l'abſolution de toutes les ſcélérateſſes d'une longue vie; & ſe regardoit d'avance comme un ſaint, quoiqu'il eût des millions de crimes à commettre.

La reſſource étoit immanquable; car de tous les tems les hommes ont aimé à être méchans impunément

La diſpenſe d'âge, de vœux, de ſe faire bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec ſa couſine, ſa nièce, ſa tante, de ſe marier & de ſe démarier furent encore pour elle une autre ſource de richelſſes.

Cet

Cet épuisement continuel des états séculiers devint le plus ferme appui de la puissance de Rome. Par-là elle faisoit trois-choses ; elle diminueoit le pouvoir des Princes, elle tenoit à terre les nations, & mettoit les gouvernemens temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus de pauvres pasteurs indigens, comme ceux qu'on avoit vus après la mort du Christ. C'étoit de grands Princes qui avoient des états, des revenus, un trésor, des armées, des soldats, une Cour, des courtisans, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des ambassadeurs.

Les maximes de Rome qui contribuent à son agrandissement, ne furent point celles d'un âge ou d'un siècle ; ce fut un système suivi, méthodique & permanent, qui se succéda de génération en génération. Elle fit servir les mêmes moïens qui avoient contribué à l'agrandir, à soutenir son agrandissement.

Cette puissance, devant qui les têtes couronnées se prosternent encore aujourd'hui, n'a point d'existence réelle. Elle n'existe que dans l'opinion des hommes. Son anéantissement total tient à une seule

croïance. Si tous les chrétiens d'Europe s'accordoient sur un seul point qui reste à résoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes. Deux-Mandarins lui couperent les deux-bras il y a deux-siècles : encore deux-réformateurs, & il ne seroit plus question d'elle.

L E T T R E XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Gènes.

LES Gènois passent pour les peuples les plus méchans de l'Europe : il faut bien que cela soit ; car il y a déjà treize-cens-ans que tout le monde le dit, & il est rare que tant de nations s'accordent ensemble pour se tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité insatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des gouvernemens sur la terre qui ont augmenté leur fortune par l'œconomie. Gènes a multiplié ses richesses par sa lésine.

Cette passion vient de loin. Elle tire sa source de la constitution-même. Il y
a une